

III.

Retour d'une jeune Anglaise à l'Eglise catholique.

L'auteur de cette touchante relation est miss Louise Thérèse Hardwell, fille de lord Hardwell, mort il y a peu d'années. Elle l'a écrite après avoir dit adieu au protestantisme et au monde.

Rome, décembre 1833.

Mon inclination pour l'Eglise catholique

était entièrement spontanée : jamais personne ne m'avait parlé d'elle, ni ne m'avait vanté une seule de ses doctrines. Je dois donc regarder cet amour, en quelque sorte instinctif, comme un effet particulier de la grâce spéciale qui m'a dirigée, d'une manière si merveilleuse, dans tout le cours de ma vie. Il m'est impossible d'expliquer autrement l'admiration et l'estime dont j'ai été pénétrée, dès le plus bas âge, à l'égard de choses que, dès le plus bas âge aussi, on apprend, en Angleterre, à méconnaître et à mépriser.

Mes doutes sur l'*Eglise établie*, à laquelle appartenaient mon père et ma mère, commencèrent à une époque où l'on peut à peine supposer qu'un enfant jouisse des premières lueurs de la raison. En effet, du jour où l'on m'apprit à balbutier le symbole des Apôtres, je cessai très certainement d'être protestante. — Ces paroles « Je crois à une sainte Eglise catholique, » avaient suffi pour m'éclairer. Que quelqu'un pût à la fois être et n'être pas la même chose, c'était pour mon jeune entendement une trop flagrante contradiction. Je disais : « Nous ne sommes point catholiques ? »

« Pourquoi ne sommes-nous point catholiques? C'est un mensonge de dire que nous croyons une chose qu'en vérité nous ne croyons nullement. » On me répondait : « Nous sommes catholiques, mais nous ne sommes pas catholiques romains. » Alors je répliquais : « Non jamais je ne croirai cela; cela ne peut pas être vrai; jamais on ne nous appelle catholiques, et l'on ne peut dire que notre église soit catholique dans la véritable acception du mot. » Personne n'était en état de me faire acquiescer au symbole des Apôtres d'après le sens négatif des protestans. On ne m'ordonnait pas moins de l'*entendre* ainsi, quoique, me dit-on, je fusse trop jeune pour le *comprendre* : de mon côté, je croyais à une *sainte Église catholique*, mais non à celle d'Angleterre; car je savais déjà qu'elle n'était point *catholique*, et je ne tardai pas à penser aussi qu'elle n'était point *sainte*. C'était réellement quelque chose de merveilleux, qu'élevée comme je l'étais au milieu de gens qui ne regardaient les catholiques qu'avec aversion et avec mépris, je ne pusse néanmoins voir un catholique ou entendre simplement son nom, regarder un

couvent ou une chapelle, sans éprouver au fond de moi-même une ardeur, un enthousiasme, un inexprimable sentiment qui, lorsque je fus plus âgée, me suivit au milieu de toutes les distractions du monde, et s'accrut jusqu'à devenir une peine tout-à-fait intolérable.

J'avais à peine quatre ans lorsque je visitai, à Great-Canfort, dans le Dorsetshire, un couvent de sœurs de Sainte-Thérèse, et quoique les autres particularités de ma première enfance se soient en allées comme un songe, cette visite est restée ineffaçablement gravée dans ma mémoire. Je me rappelle aussi qu'il y avait, dans la maison paternelle, un vieux livre d'histoire d'Angleterre, qui me plaisait de plus en plus à mesure que je le feuilletais. Deux gravures surtout frappèrent mon attention, et cela d'une manière si profonde, que je les ai encore toutes fraîches devant les yeux, bien qu'il se soit écoulé seize années depuis que je les ai vues. L'une représentait le martyr de saint Edouard à Corfe-Castel, l'autre les souffrances de sainte Ebba et de ses compagnes. Je pouvais abandonner toute

espèce de société, de jeux et de livres, pour retourner à ces deux gravures.

Lorsque j'eus atteint l'âge d'environ dix ans, nous fîmes un voyage de quelques mois en Irlande, et mon ardeur ne fit qu'augmenter dans ce pays presque exclusivement catholique. Je satisfis un jour, à Killarney, un de mes plus vifs désirs en visitant l'intérieur d'une chapelle, et je n'oublierai jamais le religieux silence avec lequel j'examinai chaque chose; le service du soir allait commencer; on m'emmena précipitamment. A Kilkenny, à une lieue de Kork, sur la route de Dublin, j'entrai dans un couvent, et je me souviens encore, à l'heure qu'il est, de toutes les parties de l'édifice; je vois la petite chapelle, la cellule de l'abbesse, la salle où quelques religieuses faisaient l'école à de pauvres petites filles, le jardin, etc., etc., je vois tout cela, comme si c'était d'hier. Pendant longtemps, du matin au soir, je ne parlai, pour ainsi dire, pas d'autre chose, de sorte que je dois avoir bien fatigué mon monde; mais je pensais encore plus que je ne disais.

Nous avions à peu près à vingt milles de

Londres une terre où nous allions souvent. Sur la route se trouve un couvent situé à Hammersmidt, et je ne puis m'empêcher de rire, quand je pense à l'envie extrême que j'avais d'en voir seulement l'extérieur. Si je me trompais dans mon calcul (car je comptais les maisons jusqu'au couvent), et que la voiture m'emportât sans que je l'eusse aperçu, j'étais triste pour le reste de la journée. Une fois, je vis une religieuse à la porte; c'était la portière; combien je fus heureuse tout ce jour-là! Depuis, lorsque nous revenions à Londres, je pensais toujours, durant les dix-sept premiers milles: « Aurai-je aujourd'hui le bonheur de voir la religieuse à sa porte? » Et quand je ne la voyais pas, rien ne pouvait me plaire jusqu'à la fin du voyage.

A partir de ma quatorzième année, nous vécûmes presque toujours à Londres. Ce fut vers ce temps que je trouvai, je ne sais plus dans quel livre, l'*Ave Maria* en italien: cette prière me plut, je l'appris sur-le-champ et la récitai plus souvent que toute autre. Peut-être cette confiante simplicité de ma part (car c'était cela, quoiqu'un protestant puisse y voir autre chose) m'a

été d'un grand secours. Peut-être est-elle cause que la Mère des grâces aura daigné intercéder pour un pauvre enfant qui, dans son ignorance et son dénuement de la vérité, lui adressait si souvent ces paroles filiales.

Pendant tout ce temps, mes opinions religieuses étaient si singulières, si changeantes et si indécises, que les personnes qui avaient occasion de m'observer, pouvaient croire que je n'avais réellement aucune religion. Je n'étais convaincue de rien, sinon que l'église dont je faisais partie en apparence, était fausse, qu'elle n'était point l'Eglise catholique, l'Eglise de Dieu fondée par les apôtres, disciples de Notre-Seigneur, et c'était toujours pour moi un véritable chagrin, lorsqu'il me fallait aller dans un temple protestant: car je ne trouvais rien là qui pût s'emparer de mon attention et nourrir ma piété: tout m'apparaissait triste, froid et incompréhensible.

Jamais je n'ai douté de l'existence de Dieu, mais je puis dire que si quelquefois je l'ai regardé comme n'étant pas présent partout, c'était dans les temples protestans où, après deux mortelles heures de fatigue pour l'âme

et pour le corps, je ne me rappelais ordinairement plus rien de ce qui avait été dit. J'employais toutes sortes de moyens pour échapper à la visite de nos églises.

J'atteignis ma dix-huitième année avec ce mépris et cette aversion toujours croissante pour la secte dont j'étais obligée de me reconnaître membre, au moins extérieurement. Dans ce même temps, au milieu des cercles les plus brillans et des fêtes les plus joyeuses, entourée de flatteries (hélas! que tout cela était vain!), lorsque je venais à entendre dire de quelqu'un qu'il était catholique, ou bien qu'il avait été à la chapelle bavoise, où l'on exécutait le dimanche une excellente musique d'église, je ressentais un désir tout particulier de m'entretenir avec cette personne.

Un dimanche du mois de mai 1831, j'obtins la permission d'aller à la chapelle espagnole, dans la rue de Manchester, pour assister, par pure curiosité, à une grand-messe. Je n'oublierai jamais comment moi qui, avec une toilette recherchée, ne pouvais me résoudre à m'agenouiller dans le vaste banc du prêche où j'avais à contenir mon impatience, et faisais toujours la mone, lorsque le manque d'espace nous amenait quel-

que nouveau-venu; je n'oublierai jamais, dis-je, comment ici, durant tout le temps d'une longue grand'messe, je restai à genoux sur l'étroite et dure planche d'un banc ordinaire, et prêtai au prédicateur l'attention la plus soutenue. C'était de ma part le premier sermon écouté et compris.

A partir de cette époque, je me mis à lire quelques livres sur la conversion de protestans à la foi catholique, notamment celle d'un ministre anglican, ouvrage que le libraire nous avait envoyé avec des romans et des nouvelles. Il y avait des momens où je croyais devoir chercher le moyen de parler avec quelqu'un et me déclarer catholique, fût ce même au risque de perdre tous les biens terrestres. Personne, en me voyant, ne pouvait deviner le combat qui se passait au fond de mon âme; car j'avais appris, dès l'enfance, à garder un maintien froid et tranquille, quelque agitée que je pusse être. Combien, dans mon cœur, les choses étaient autrement qu'à l'apparence! Non que je ne fusse un enfant du siècle — je l'étais véritablement, à de rares instans près: et si, en général, je ne ressemblais point aux jeunes filles de mon âge et de ma classe, j'en étais redevable à

une éducation rarement donnée aux femmes, éducation qui me rendait plus réfléchie et même plus virile dans mes idées, sous un extérieur ferme, courageux et calme. J'étais dans des rapports de confiance avec très peu de personnes de mon sexe, avec ma mère seulement et deux ou trois parentes; toutes mes leçons m'étaient données par des hommes. Beaucoup de messieurs venaient dans la maison de mon père, et parmi eux nombre de cousins presque du même âge que moi. De cette manière, je ressemblais beaucoup plus à un jeune garçon qu'à une jeune fille. A l'âge de dix-huit ans, j'étais incapable de m'occuper de travaux à l'aiguille, et j'avais un grand dédain pour les talens et les facultés des femmes. Mon père n'avait jamais eu d'autre fille qui eût dépassé les années d'enfance. mais il avait trois fils (actuellement morts tous les trois) avec lesquels je fus élevée presque de la même manière. Au milieu de toutes ces circonstances, et vivant avec des gens d'un âge avancé, j'avais entendu dire tant de choses de la fausseté et de la vanité du monde, que, lorsque j'y entrai, ce fut les yeux ouverts, et en me défiant de chaque personne et de chaque chose. Cela n'empêchait pas que

quand j'étais au milieu d'une brillante salle de bal, je ne fusse aussi amie de la danse, aussi gaie et aussi rieuse qu'une autre. Mais souvent en rentrant à la clarté du jour (à une heure où maintenant j'entends la sainte messe), il m'arrivait de me regarder avec une sorte de dégoût, tout échauffée d'agitation, les cheveux en désordre, mes vêtemens salis, mes fleurs fanées, la tête et les pieds pleins de douleurs, des gants de satin blanc à douze schellings la paire (combien de pauvres auraient été heureux de cet argent!), ruinés en une seule fois, et moi-même n'en pouvant plus de fatigue, me jetant dans une chaise, pour me laisser déshabiller, pendant que le soleil, comme par dérision, perçait à travers mes contrevents... Combien de fois alors je m'écriais au grand étonnement de ma pauvre femme de chambre à moitié endormie : « Mon Dieu, cela ne peut pas être la fin pour laquelle vous m'avez placée ici-bas! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, qu'ai-je entendu de bien cette nuit! Rien que flatteries, niaiseries et illusions. » Au milieu des plus grands plaisirs, je n'étais jamais heureuse, jamais contente; il me manquait toujours un bien réel; jamais je n'étais satisfaite. Je soupirais

après quelque chose que je ne pouvais trouver dans les vanités du monde; ce quelque chose était Dieu.

Le 28 juin 1831, mon pauvre père mourut. Tant qu'il fut au monde, je n'aurais jamais eu le courage de devenir publiquement catholique; car ses préjugés étaient extrêmes, quoiqu'il connût beaucoup de personnes et qu'il eût même des parens de cette confession. Il avait si souvent dit devant moi que le catholicisme n'était que momerie et fausseté, que je n'osais pas, en sa présence, me déclarer d'un avis diamétralement contraire. Moi, l'enfant unique et chérie de ses vieux jours (il en avait perdu cinq autres), je ne pouvais penser au surcroît de ses douleurs, ni à la cessation de son amour pour moi, ce qui, dans ce cas, aurait certainement eu lieu. Une forte preuve de la fausseté de l'anglicanisme me frappa à cette époque: mon père, quoique très chaud défenseur de l'*Eglise établie*, mais uniquement par système politique, à ce qu'il paraît, et quoique ayant fait entrer un de ses enfans au service de cette Eglise, refusa toujours, dans sa dernière maladie, de voir aucun ecclésiastique protestant. Il me semble encore l'entendre dire: « Ils ne peuvent rien pour

« moi ; j'en sais autant que chacun d'eux. » Pendant toute la semaine qui précéda sa mort, je ne le vis point, étant enchaînée moi-même dans mon lit par une maladie sérieuse. Mais ce temps ne fut pas perdu pour mon âme. Dans le silence et la solitude d'une maison en deuil, je méditai profondément sur la vanité de ma vie précédente, sur les distractions continues qui m'avaient étourdi une année entière à la ville et à la campagne. Deux mois après nous allâmes en Allemagne, chez le frère de ma mère, lequel était l'un de mes tuteurs. Les trois mois suivans furent pour moi pleins d'épreuves et d'amertume. Dieu veuille pardonner aussi complètement que moi-même à ceux qui m'ont ainsi affligé !

Me trouvant là dans un pays catholique, je visitai plus souvent les églises, les couvens et tous les établissemens pieux. J'avais beaucoup à discuter, et je m'étonne encore aujourd'hui, quand je pense à tout ce qui me venait instantanément à l'esprit sur les avantages de la religion catholique. Il paraît que les paroles m'étaient mises dans la bouche ; car, sans même prendre la peine de réfléchir, je trouvais aussitôt une foule de raisons victorieuses contre ceux qui attaquaient, en ma

présence, les chapelles et les croix que nous trouvions sur la route, et traitaient de superstitions les prières à la sainte Vierge ou aux saints. Aussi souvent que je le pouvais, ce qui néanmoins était rare, j'entrais dans les églises et les parcourais tremblante, hors d'haleine, avec des émotions inexprimables. Dans cette partie de l'Allemagne où les cimetières sont très beaux, j'aimais à m'y promener et à considérer les croix placées au dessus de chaque tombe. Les confessionnaux produisaient sur moi une impression toute particulière. Combien de fois alors je fus sur le point d'y entrer pour mettre fin à mes combats intérieurs, pour ouvrir toute mon âme à une autre âme capable de la comprendre ! J'avais aussi un grand plaisir à voir un couvent situé dans notre voisinage, et qui était le but ordinaire de nos promenades. Comme j'aurais volontiers tout abandonné, pour être admise parmi ces bonnes religieuses ! Depuis le jour où j'avais assisté à la messe dans la chapelle espagnole, je n'étais entrée qu'une seule fois dans un temple protestant, et avec tant de déplaisir que je jurai alors qu'aucune puissance humaine ne m'y ferait remettre les pieds.

Au moment où nous allions quitter l'Alle-

magne, le 21 septembre 1831, je fus atteinte d'une maladie pour laquelle je ne puis trop remercier Dieu, quoique, pendant quatre années, elle m'ait fait souffrir des douleurs aiguës et que, depuis cette époque jusqu'au commencement de septembre 1835, je n'aie pas eu un seul jour de bien-être physique. Oui, je ne puis trop en remercier Dieu; car je ne doute nullement que ce n'ait été un moyen de sa grâce pour m'arracher tout-à-fait aux illusions du monde et m'attirer entièrement à lui.

A Paris, où ma maladie augmentait de jour en jour, j'entendis le célèbre chirurgien Dupuytren dire une fois tout bas qu'il croyait que je n'avais plus long-temps à vivre, et que, si jamais j'en revenais, je serais extrêmement défigurée. Je tenais peu à la perte de la beauté: au contraire, c'était un bonheur pour moi de ne plus attirer les regards; mais je pouvais mourir!..... « C'en est fait, me dis-je
« à moi-même pendant la nuit, — une lon-
« gue nuit de la fin d'octobre, sans sommeil
« et pleine de douleurs, — je veux devenir
« catholique; je veux mourir dans le sein
« de la véritable Eglise. Eh! que m'importe
« tout ce que le monde peut dire de moi.

« Personne, excepté ma bonne mère, ne me
« pleurera, et elle sera mieux quand je serai
« morte; car alors ses parens, que je lui ai
« aliénés par ma nouvelle manière de voir,
« se réconcilieront avec elle; mais moi je
« dois, je veux mourir catholique!»

Nous retournâmes au mois de novembre en Angleterre. J'étais dans un état tel que je regarderai toujours comme un miracle d'avoir pu supporter toutes mes souffrances physiques et morales, et d'avoir survécu les deux mois suivans. Souvent je crus que j'étais en démence, et mes paroles avaient, en effet, quelque chose de si étrange que les personnes qui m'entouraient pouvaient légitimement avoir de moi la même opinion. La seule manière dont je pusse m'occuper était de lire, et comme j'avais des insomnies continuelles, je lisais surtout pendant la nuit. Il m'était impossible de me remuer dans mon lit et de mettre le pied sur le plancher sans tomber en défaillance. Je lisais donc beaucoup, mais particulièrement des livres traitant de conversions à la foi catholique: toutefois j'étais encore embarrassée sur la manière d'accomplir le plus cher de mes vœux. Cela m'avait été impossible pendant mon séjour en France,

parce qu'alors j'étais environnée de parens qui m'auraient traitée en folle, si j'avais dit un seul mot sur ce point; et maintenant que je me trouvais de nouveau à Londres, que pouvais-je faire? Dans cette immense cité, je ne connaissais pas un seul catholique. Enfin, je me rappelai tout-à-coup que Bramston était le nom de l'évêque catholique de Londres, et ayant trouvé l'indication de sa demeure dans un livre d'adresses, mon parti fut pris. Ce fut le 10 janvier 1832 que je fis cette découverte; la veille j'avais été beaucoup plus mal et même dans un danger évident: mais la nuit suivante, je la passai toute entière dans une sorte d'extase; j'entendais la musique de la grand'messe de la chapelle espagnole; je voyais passer devant moi des prêtres, des religieuses, des lumières, des croix, et en même temps les argumens les plus forts que j'avais lus et imaginés se présentaient ensemble à mon esprit. Le matin vint, et lorsque ma mère entra dans ma chambre, « je t'en prie, lui dis-je aussitôt, « écris au docteur Bramston qui demeure « dans la Golden-Square. Je veux devenir « catholique; je suis convaincue qu'il n'y a « pas d'autre Eglise; je veux voir un prêtre.

Qu'importent les caquetages! je puis mourir, et certainement en devenant catholique, je ne fais de tort à personne; mais c'est le seul moyen de sauver mon âme. Si tu m'aimes, écris sur-le-champ au docteur Bramston. »

Je vois encore la figure étonnée de ma mère, mais j'étais trop malade pour que l'on pût me contredire ou discuter avec moi; ma mère se rendit donc à ma demande en disant simplement: « Si tu veux devenir catholique romaine, deviens-le; mais il me sera permis de rester ce que je suis. » Comment je pus encore vivre tout ce jour, c'est ce que je ne puis m'expliquer autrement que par l'assistance de Dieu, qui m'a toujours conservée si merveilleusement. L'ardeur de mes desirs s'accrut jusqu'à devenir une douleur violente; mais, le 12 janvier dès le matin, le docteur Gradwell, coadjuteur du vicaire apostolique, vint lui-même en réponse au billet de la veille. Pendant le temps qu'il s'entretint avec moi, ma mère resta dans ma chambre, et il plut au Dieu tout-puissant de lui ouvrir le cœur et l'intelligence dès cette première visite. Elle fut soudain convaincue que jusqu'alors elle avait marché dans les ténèbres, et dès la

seconde visite du coadjuteur, elle commença à jeûner et à entendre la sainte messe; enfin, dans la simplicité de sa foi naissante, ayant renoncé d'un seul coup à tous les préjugés de sa vie entière et de son éducation, elle se mit aussitôt à apprendre le catéchisme, sous la conduite du docteur Gradwell.

Le changement que ces quelques jours avaient opéré en moi était prodigieux. Il me semblait qu'un poids énorme m'avait été enlevé de dessus le cœur. J'étais satisfaite et tranquille; je ressentais comme un avant-goût du paradis; je pouvais respirer, parler, et surtout prier. Je trouvais même de la joie dans mes souffrances; mais d'un autre côté, un épais rideau s'était abaissé entre moi et toutes les personnes de ma connaissance, comme si je ne devais plus rien avoir à faire avec le monde. Depuis ce temps, je priaï souvent pour eux tous: mais je sentais ne pouvoir plus aimer quelqu'un qu'en Dieu et pour Dieu. Je devins tout-à-fait indifférente aux avantages et aux considérations terrestres. Je pardonnai alors à tout le monde, même à ceux qui avaient été mes ennemis acharnés, sans avoir reçu de moi aucune offense; mais dans mes sentimens à leur égard,

je trouve cette différence que je prie encore plus sérieusement pour leur conversion, que pour ceux qui étaient mes amis. A partir de cette époque, je suis devenue insensible à tous les objets de luxe et même aux agrémens de la vie, à la toilette, à tout ce qui s'appelle plaisir et distraction, à l'envie d'être admirée; au contraire, j'ai aimé de plus en plus les insultes, le mépris et la calomnie.

Le mercredi de Pâques, 25 avril 1832, nous fîmes notre première communion à Londres, dans la chapelle bavaroise, et le surlendemain nous quittâmes l'Angleterre pour toujours. La surprise et le déplaisir que notre conversion avait excités étaient allés toujours croissant depuis trois mois. On ne trouvait pas de qualification assez injurieuse pour moi en particulier; mais que m'importait cela? Je ne me blessais de rien; je me glorifiais de ma foi; j'avais atteint mon but, j'étais *catholique*, et j'en sentais tous les inexprimables avantages. Hélas! je plaignais aussi, du fond du cœur, ces pauvres âmes qui, sans vouloir même entendre un seul article de ma nouvelle confession, me condamnaient impitoyablement.

Sans doute la pensée que mes premières

amies, les religieuses de Great-Canford, appartenaient à l'ordre de Sainte-Thérèse, était pour beaucoup dans ma grande vénération et sympathie pour cette sainte. Quoi qu'il en soit, je me mis sous sa protection spéciale, en ajoutant son nom au mien le jour où je reçus le sacrement de la confirmation. J'ai également éprouvé, depuis ma conversion, beaucoup de dévotion à saint Louis de Gonzague. Ma mère naquit le jour de la fête de ce saint, et moi la veille de cette même fête, le 20 juin 1813, et toutes deux nous nous appelons Louise, quoique assurément ceux qui nous ont nommées ainsi ne se soient point doutés de cette coïncidence. Comme la grâce de notre conversion est admirable ! Dans toutes les autres dont j'ai entendu parler, il y a eu un instrument visible quelconque ; chez moi ça été l'inspiration immédiate de Dieu invisible et tout-puissant. Je ne connaissais pas un seul catholique ; il n'y avait aucun être sur la terre priant particulièrement pour moi, lorsque j'étais enfant ; et néanmoins, sans jamais avoir entendu dire un mot en sa faveur, la croyance véritable était dans ma tête ; personne ne pouvait satisfaire ma raison sur un seul article de foi du pro-

testantisme ; chaque histoire que je lisais augmentait mon mépris pour la secte dans laquelle je voyais tant de contradictions, d'iniquités et de vices ; et, comme parmi mes nombreux parens il ne s'en trouvait pas une demi-douzaine qui fussent de la même opinion en matière religieuse, je remarquai bientôt qu'il ne pouvait y avoir d'unité, ni par conséquent de vérité, dans une seule famille dissidente.

Ce fut le 18 janvier 1833 que nous reçûmes la confirmation à Rome de la main du cardinal Weld. Jamais je n'ai donné le moindre soupire soit à mes relations précédentes, soit aux grands avantages humains que j'ai abandonnés ; je n'ai jamais éprouvé le plus petit regret du parti que j'ai pris ; loin de là, chaque jour je remercie Dieu plus vivement de la grâce qu'il m'a accordée de me choisir entre des milliers d'êtres infortunés assis dans les ténèbres de la mort, pour me faire enfant de la sainte épouse de son Fils bien-aimé. Qu'ai-je fait qui ait mérité de telles faveurs ?

A ce qui précède je n'ai guère à ajouter que l'événement suivant, qu'il m'est impossible de ne pas regarder comme miraculeux.

Mon vœu était toujours de devenir religieuse de l'ordre de Sainte-Thérèse, c'est-à-dire carmélite déchaussée, selon la réforme de la sainte; mais de toutes les personnes consultées par moi à ce sujet, pas une seule qui ne m'assurât que l'idée seule de ce parti était une chimère; qu'il était tout-à-fait impossible qu'une organisation aussi délicate, aussi mollement traitée que l'était la mienne, se soumît à une règle si rigoureuse; enfin que je pourrais tout au plus entrer dans l'ordre de la *Visitation*, si jamais je recouvrais assez de santé. Je ne me laissai pas persuader; seulement je promis de ne m'attacher à aucun autre ordre avant d'avoir examiné les règles des religieuses de Saint-François de Sales, et visité une de leurs maisons. A cette époque nous voulions retourner en Angleterre, parce qu'on me conseillait beaucoup d'essayer de quelque couvent dans mon pays.

Tout le temps qui suivit notre départ de Rome, c'est-à-dire durant six mois, il me semblait agir contre ma conscience en pensant seulement à un autre ordre qu'à celui pour lequel je ressentais de la vocation; mais quelques jours avant de nous mettre définitivement en route pour Londres, une grande

rechute nous empêcha même de songer à quitter l'Italie. Je crus, pendant deux journées entières, que l'heure du départ pour l'autre patrie était venue, et néanmoins l'espérance d'entrer encore avant ma mort dans l'ordre austère de ma sainte patronne, ne me quitta jamais. Pendant tout ce temps, je me recommandais à son intercession, et en particulier à celle du glorieux saint Joseph, patron de l'ordre; mais je ne pouvais pas même ouvrir la bouche là-dessus, à moins de vouloir entendre tout le monde me contredire. Je restai très malade jusqu'au commencement de septembre 1834, où, durant une nuit à Gênes, après avoir passé en revue les divers obstacles qui s'étaient opposés à mon entrée dans un ordre quelconque, je promis solennellement à Dieu que, s'il plaisait à sa toute-puissance de me rendre la santé, rien au monde ne pourrait m'empêcher de devenir carmélite. Le lendemain matin toutes mes souffrances étaient passées; tout, jusqu'à ma faiblesse naturelle, avait disparu et n'est point revenu depuis. Oh oui! Dieu qui m'a inspiré ce désir de le servir, m'a aussi donné la santé et la force. — Et maintenant je n'ai plus rien à dire, si ce n'est de supplier chacun de ceux

qui liront ces lignes, de prier pour moi, afin que je ne me rende point indigne de si grandes faveurs et de tant de grâces, mais que je remplisse, de tout mon pouvoir, ma sainte vocation, que j'aime celui qui m'a tant aimée, et, marchant sur les traces de sainte Thérèse, je souffre et meurs pour celui qui a souffert, qui est mort pour moi sur la Croix.

LOUISE THÉRÈSE HARDEVELL.

IV.

Lettre de M. le comte de Peyronnet.

« Cher et noble ami, vous avez raison, j'ai laissé passer bien du temps sans vous parler de mon amitié : elle est bien fidèle pourtant et bien vive, au nom de Dieu n'en doutez jamais. Il n'y a que ma santé qui chancelle, ou plutôt qui tombe. Quand vous me disiez à la fin de mai de ne vous écrire que lorsque j'aurais toutes mes forces, vous ne prévoyiez guère, ni moi non plus, qu'au mois de septembre elles ne seraient pas encore revenues. Je ne suis plus homme qu'un peu, je crois, par le